

Jacques Julliard

L'ARGENT,
DIEU ET LE DIABLE

*Péguy, Bernanos, Claudel
face au monde moderne*



Flammarion

Extrait de la publication

L'Argent, Dieu et le Diable

Du même auteur

- Clemenceau, briseur de grèves*, Julliard, 1965
Naissance et mort de la Quatrième République, Calmann-Lévy, 1968
Fernand Pelloutier et les origines du syndicalisme d'action directe, Le Seuil, 1971
La CFDT d'aujourd'hui, en collaboration avec Edmond Maire, Le Seuil, 1975
Contre la Politique professionnelle, Le Seuil, 1978
« *Le Monde* » d'Hubert Beuve-Méry ou le *Métier d'Alceste*, en collaboration avec Jean-Noël Jeanneney, Le Seuil, 1978
La Faute à Rousseau, Le Seuil, 1985
« La ville, lieu politique » in *Histoire de la France urbaine*, tome V, sous la direction de Marcel Roncayolo, Le Seuil, 1985
Autonomie ouvrière, essai sur le syndicalisme d'action directe, Gallimard-Le Seuil, 1988
La République du Centre, en collaboration avec François Furet et Pierre Rosanvallon, Calmann-Lévy, 1988
Le Génie de la liberté, Le Seuil, 1990
L'État et les conflits, sous la direction de Jacques Julliard, Le Seuil, 1990, « Points », 2000
Chroniques du septième jour, Le Seuil, 1991
Ce fascisme qui vient..., Le Seuil, 1994
La Droite et la gauche, en collaboration avec Claude Imbert, Laffont-Grasset, 1995
L'Année des dupes, Le Seuil, 1996
Pour la Bosnie, Le Seuil, 1996
Dictionnaire des Intellectuels français, sous la direction de Jacques Julliard et Michel Winock, Le Seuil, 1996
La Faute aux élites, Gallimard, 1997
L'Année des fantômes, journal 1997, Grasset, 1998

(suite en p. 233)

Jacques Julliard

L'Argent, Dieu et le Diable

*Péguy, Bernanos, Claudel
face au monde moderne*

Flammarion

© Éditions Flammarion, Paris, 2008.
ISBN : 978-2-0812-1790-4

CHAPITRE PREMIER

Levée d'écrou

Péguy, Bernanos, Claudel. Si je rapproche ici ces noms à travers des études comparatives, ce n'est pas principalement parce qu'ils sont tous trois ce que l'on est convenu d'appeler des écrivains catholiques. Catholiques, ils le sont, chacun à sa manière, mais cela ne suffit pas, loin de là, à les définir. Si je les ai réunis, c'est d'abord parce que chacun d'eux a représenté, à diverses époques de ma vie, un formidable instrument d'émancipation intellectuelle. Ils m'ont aidé à me libérer de mon temps, à prendre des distances vis-à-vis de lui, et plus encore, vis-à-vis de moi-même.

Quand le monde tout entier paraît s'affaisser sur son axe et que l'on se sent gagné par la lâche tentation de composer avec ce qu'il charrie de plus médiocre, alors Péguy, Bernanos et Claudel sont des recours. Ils nous arrachent à la vulgarité ambiante et bien souvent nous en protègent. Non que chacun d'entre eux n'ait eu, à l'occasion, ses faiblesses. Mais leurs erreurs n'ont jamais été inspirées par la complaisance à leur époque ; ils n'ont jamais emprunté leurs aveuglements à leurs contemporains.

Leur marginalité fut à la fois un fait subi et une situation voulue. Subie, parce qu'elle est en effet pour partie

liée à leur position d'écrivains catholiques, quand bien même ils ont, comme Bernanos, refusé l'expression. Voulu, parce qu'en érigeant l'ostracisme dont ils furent victimes en sécession délibérée, ils ont fait de ce défi à leur temps la source principale de leur inspiration. Les grandes œuvres peuvent bien exprimer leur époque, elles n'en sont pas moins bâties sur la solitude volontaire et la résistance à la contrainte extérieure. Renan allait même jusqu'à penser que la tyrannie est historiquement plus favorable à l'éclosion des génies que les époques de liberté. Car la tyrannie exacerbe le talent en même temps que le courage, tandis que la démocratie paraît donner des droits à la médiocrité.

Pourtant, le goût de la solitude est chez les trois hommes de nature fort différente : chez Péguy, il prend la forme de la sécession ; chez Bernanos, de l'exil ; chez Claudel, de l'errance.

Péguy n'a presque jamais quitté la France ; d'ordinaire, ses voyages, ou plutôt ses pèlerinages le conduisaient jusqu'à Chartres, aux confins de l'Île-de-France. Sa solitude, il était allé la chercher place de la Sorbonne, au cœur du Quartier latin ; tout au plus à Bourg-la-Reine ou sur le plateau de Saclay¹. C'est dire que sa sécession est toute psychologique et politique. Placé au

1. « La malédiction de l'Ecclésiaste, "malheur à l'homme seul", écrit Claire Daudin dans son essai très suggestif, *Dieu a-t-il besoin de l'écrivain ? Péguy, Bernanos, Mauriac*, Le Cerf, 2006. [Péguy] peut désormais la reprendre à son compte. Il est cet homme seul qui a rompu deux fois avec les siens, d'abord avec le petit peuple aux aspirations bourgeoises du faubourg Bourgogne, puis avec les socialistes gagnés à la lutte des classes et à la propagande. Traître, apostat, renégat : il accepte et revendique ces désignations » (p. 76).

cœur de l'événement – il eût pu dire comme son disciple Emmanuel Mounier, « l'événement sera notre maître intérieur » – il a pratiqué spontanément cet « engagement dégage » que d'autres ont théorisé après lui. Déjà, rue d'Ulm, dans une turne symboliquement baptisée « Utopie », c'est un jeune homme déviant, qui ne tardera pas à démissionner de l'École, où son esprit, pourtant, habitera pour toujours le souvenir normalien. Comme socialiste, c'est un militant singulier qui se défie des entraînements collectifs et qui édifie la cité des hommes dans le huis-clos de son imagination. *Marcel*, son manifeste socialiste le plus achevé, fait appel à l'héroïsme moral plutôt qu'à l'organisation collectiviste. Le hussard noir du dreyfusisme deviendra bientôt l'ennemi juré de la conquête dreyfusarde des places et des honneurs. Revenu au catholicisme par une sorte de reconversion intérieure à une foi enfouie, il la pratique de la façon la plus individualiste ; il se tient à l'écart des sacrements et continue de nourrir à l'égard de l'Église des sentiments dont l'anticléricisme n'est pas absent. Sa revue, qu'il conduit seul, malgré la présence de fidèles comme André Bourgeois, est ce qui définit le mieux son régime de présence au monde. Il ne veut exister qu'à travers les *Cahiers de la Quinzaine*, mais en même temps, il se cache derrière eux, comme son œuvre posthume le révèle. Une revue est toujours l'œuvre et l'esprit d'un homme ; elle est le fait d'un « je » qui s'épanouit en « nous ». À l'image d'un Charles Maurras qui fut le premier, par le prestige, des monarchistes français, mais qu'un monarque avisé eût impitoyablement banni de son entourage, tant il représentait un danger pour les idées qu'il défendait, Péguy eût été le plus mauvais ministre de la République dreyfusienne, fût-elle

demeurée fidèle à ses valeurs initiales. Incapable du reste d'être le ministre d'aucun culte, Péguy est un républicain militant, un républicain mystique, mais non assurément un républicain de gouvernement, tant l'écart entre la République idéale et la République réelle lui fait horreur.

À ce titre, Péguy est l'archétype de l'intellectuel, c'est-à-dire du bâtard congénital ou si l'on préfère, du traître consubstantiel : je veux dire de l'homme sur lequel ses chefs doivent savoir qu'ils ne pourront jamais compter aveuglément, parce que la vérité lui sera toujours plus chère que la fidélité. Parce que l'engagement de fidélité indéfectible à une cause est un passeport pour le grand mensonge et que les seules fidélités qui soient permises à un intellectuel – comme à un croyant – sont celles qui s'attachent à une personne plutôt qu'à une idée. C'est en ce sens que Dostoïevski a dit cette chose provocatrice que, s'il avait à choisir entre la vérité et Jésus-Christ, il choisirait Jésus-Christ, parce que le Christ est une personne, tandis que l'on peut « se faire une idole de la vérité elle-même » (Pascal).

Mais nous sommes ici, à tous les sens du terme, dans l'au-delà. Dans l'en deçà, au contraire, il n'est d'autre fidélité possible qu'à la vérité, justement. La solitude de Péguy lui est imposée par sa mission de moine-journaliste au service de la seule cause qui compte : « Dire bêtement la vérité bête, ennuyeusement la vérité ennuyeuse, tristement la vérité triste¹. » Et parce que la recherche de la vérité implique une rupture quasi permanente des solidarités auxquelles l'homme tient le

1. « Lettre du provincial », *Œuvres en prose complètes*, tome 1, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1987, p. 291.

plus, le chercheur de vérité doit accepter sa condition d'apostat. Il doit l'accepter contre ses amis, contre son parti, contre sa secte, contre ses opinions :

Il faut que la vie de l'honnête homme soit, en ce sens, une apostasie et une renégation perpétuelle, il faut que l'honnête homme soit un perpétuel renégat, il faut que la vie de l'honnête homme soit, en ce sens, une infidélité perpétuelle¹.

Pas intellectuel organique, donc, au sens de Gramsci car « Intellectuel organique » est une contradiction dans les termes. Aragon n'est redevenu un intellectuel qu'en rompant avec son parti, et Sartre n'a été lui-même qu'en état de dissidence par rapport aux « engagements » et aux « solidarités » qu'il tricotait laborieusement dans ses moments théorétiques. Il est assez facile, dit encore Péguy, de rompre avec la moitié du monde si l'on a, ce faisant, l'assurance de jouir de l'amitié de l'autre. Mais non ! Il n'est pas pour l'intellectuel de camp de base ; il n'est pour lui de refuge d'où il se sentirait en bonne intelligence avec les siens et avec ses idées propres. Il faut qu'il se persuade que l'apostasie est pour lui son horizon indépassable, et avec elle, la sécession à la portée de la main. Fût-il couvert d'amis fidèles que Péguy n'aura, à un moment qu'il ignore encore, d'autre choix que de les trahir, pour rester fidèle à sa fonction. En ce sens, l'intellectuel Péguy, l'homme de la sécession, est peut-être le plus accompli des intellectuels modernes. À coup sûr le plus exemplaire.

1. « De la situation faite à l'histoire et à la sociologie dans les temps modernes », *Ceuvres en prose complètes*, tome 2, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1988, p. 513.

Tandis que Bernanos est, à mesure qu'il avance en âge, son disciple le plus authentique. Étrange trajectoire que celle de cet homme passé, dans les sombres années de l'avant-guerre, celles de Munich et de la guerre d'Espagne, d'Édouard Drumont et de Charles Maurras à Charles Péguy. Si l'apostasie est pour un intellectuel ce que nous avons dit – c'est-à-dire le choix de sacrifier ses confortables certitudes pour suivre les leçons de la réalité –, alors Bernanos est aussi à sa manière un exemple achevé. Il n'a pas seulement hérité de sa famille un catholicisme très conservateur, il s'est donné à fond durant toute sa jeunesse à sa passion maurrassienne, nationaliste et antisémite. À quelques années près, il aurait pu faire le coup-de-poing, ou plutôt, comme on faisait alors, le coup de canne, contre Péguy sur fond d'affaire Dreyfus. Camelot du roi, admirateur de Drumont, soutenu dans sa carrière littéraire par Léon Daudet et l'Action française, il a tout pour devenir un grand intellectuel de droite et même d'extrême droite.

Le plus étonnant, c'est que jusqu'à son séjour à Palma de Majorque ensanglantée par la guerre d'Espagne, il se manifeste presque exclusivement comme romancier. La plupart de ses chefs-d'œuvre romanesques (*Sous le soleil de Satan*, 1926 ; *La Joie*, 1929 ; *Le Journal d'un curé de campagne*, 1936 ; et même pour l'essentiel, *Monsieur Ouine*, 1933-1946) datent de sa période maurrassienne et ne doivent rien à son inspiration ultime. Il n'a alors publié qu'un seul pamphlet – mais quel pamphlet ! – une étonnante et scandaleuse apologie de Drumont : *La Grande Peur des bien-pensants* (1930). Même si l'accent y est mis principalement sur le côté non-conformiste, anti-bourgeois, populiste de Drumont plutôt que sur son antisémitisme effréné, *La Grande Peur*, traversée de

superbes coups de colère, est littéralement un livre impossible.

Et puis, tout à coup, ce sursaut de tout l'être, cette conversion foudroyante face au scandale de la vérité, pour reprendre l'un de ses titres. Bernanos a commencé par soutenir la révolte franquiste, mais l'alliance du crime et de la bien-pensance catholique, dont il a sous les yeux à Palma de Majorque le spectacle abominable, lui arrache ce cri de douleur et de colère : *Les Grands Cimetières sous la lune* (1938).

Il ne reste alors à Bernanos que dix années à vivre. Dix années d'exil intérieur, d'exil littéraire, d'exil politique, d'exil géographique enfin. Après le séjour aux Baléares décidé pour des raisons financières (octobre 1934-mars 1937), dont il rapporte ce fameux cri de colère, il ne tarde pas à partir pour le Brésil où il restera sept ans, de juillet 1938 à juillet 1945. Sa destination initiale était le Paraguay, dont il s'était fait un Eldorado, mais après diverses errances, il trouvera dans un lieu au nom prédestiné, la Croix des Âmes, le refuge où il composera la plupart de ses grands pamphlets et écrits de combat (*Scandale de la vérité, Nous autres Français, La France contre les robots, Les Enfants humiliés, La Lettre aux Anglais, Le Chemin de la Croix-des-Âmes*). Depuis 1932, la rupture avec l'Action française est consommée ; elle s'approfondira encore avec la défaite, puisque Maurras choisit Vichy et Bernanos la Résistance. Au point qu'un télégramme du général de Gaulle le ramènera en France à la Libération (juin 1945) : « Votre place est parmi nous. » Cela ne l'empêche pas de tout refuser, la Légion d'honneur, l'Académie française, la réintégration dans la République des Lettres, telle qu'elle se reconstitue

après la guerre autour des figures symboliques d'Aragon et de Mauriac.

Au contraire, il ne fera que continuer son errance : cinq installations successives à travers la France, suivies d'un nouveau départ, pour la Tunisie cette fois (mars 1947-mai 1948), dont il ne revient que pour mourir d'une affection du foie (5 juillet 1948).

On n'a évoqué cet itinéraire géographique que pour souligner à quel point il ne fait que répondre à la volonté de solitude de l'écrivain basculant définitivement (à l'exception du *Dialogue des carmélites*) de l'inspiration romanesque à la littérature de combat, et surtout d'un maurrassisme à connotation antisémite à une veine pamphlétaire dont ses anciens amis de l'AF et « le monde moderne », au sens péguyste du terme, font les frais.

Je me suis souvent demandé pourquoi Georges Bernanos, à partir de 1934, a besoin d'être à l'étranger pour parler de la France. Peut-être un exil volontaire est-il nécessaire chez certains grands spirituels, comme Georges Bernanos, Jacques Maritain, Simone Weil, et à certains égards Charles de Gaulle lui-même, pour se faire et surtout entretenir en eux « une certaine idée de la France » : pays de chevalerie et de révolution, la France est une personne dont ils sentent bien qu'elle est en train, sous les coups de boutoir du monde moderne, de devenir une chose. C'est au fond du New Jersey que j'ai ressenti un véritable bouleversement intérieur à la relecture de *Sylvie* et de l'évocation des paysages du Valois.

Dans la première moitié du XX^e siècle, la majeure partie de notre littérature n'a eu d'autre sujet que la France. Proust et Céline, Péguy et Bernanos, Aragon et

Giraudoux, Colette et Mauriac ne parlent pas d'autre chose. Il n'est guère parmi les grands que Claudel pour échapper à cette obsession. Jusqu'aux années cinquante, un jeune homme bien éduqué et déjà frotté de nos grands auteurs ne manquait jamais de se demander, au tournant de l'adolescence, où il en était avec la France, comme il le fait aujourd'hui avec le complexe d'Œdipe ou même avec l'homosexualité. À présent, la France est passée de mode. Elle n'intéresse plus ses littérateurs. Mais si l'on se mêle de chercher à comprendre les générations antérieures, on devra se demander pourquoi la silhouette de la grande sœur aimée demeure constamment présente derrière l'écrivain, penchée sur la page en train de se faire. Pourquoi la littérature d'aujourd'hui nous paraît-elle si sèche et si cérébrale, jusque dans ses débordements érotiques ? Parce que la figure de la France, cette intercesseuse obligée entre le monde extérieur et nous, est absente, qu'il nous manque sa couleur, son odeur et sa voix.

Bernanos est celui qui n'a cessé d'emporter sa patrie à la semelle de ses souliers. Aux Baléares d'abord. On n'a généralement retenu des *Grands Cimetières* que les diatribes incandescentes contre l'Église espagnole, ou contre l'évêque de Palma. Or, à y regarder de près, l'épisode espagnol, cette hideuse collusion des grands dignitaires catholiques avec les assassins franquistes, n'est qu'un chapitre illustratif de l'interminable procès que Bernanos instruit contre la France moderne depuis *La Grande Peur des bien-pensants* et qui ne va pas tarder dans les pamphlets suivants, le *Scandale de la vérité* (1931) et la *Lettre aux Anglais* (1940), à tourner au réquisitoire contre ses anciens amis de l'Action française, et les « charmants petits mufles de la nouvelle

génération réaliste ». Comme Péguy, Bernanos a le sentiment aigu, poignant, que la France, sa France à lui, s'éloigne irrévocablement. C'est ce qui donne à sa colère cet accent de défi où se cache un certain désespoir. Cette France de l'honneur, cette politique de l'honneur « qui vaut politiquement mieux que l'autre », il ne la retrouve que dans le souvenir, au plus loin de la France réelle.

Claudé aussi voyage. Mieux que cela, Claudé est tout au long de sa vie active un « Français de l'étranger ». De 1893 à 1935, c'est à la carrière consulaire, puis diplomatique qu'il doit d'être toujours dehors. Comment être diplomate chamarré et poète habité, écrivain de terroir et cosmopolite effréné, se scandalisent les surréalistes et tous les écrivains du Quartier latin ? Quatorze années passées en Chine, six au Japon, huit aux États-Unis en deux séjours, sans compter Prague, Francfort, Hambourg et pour finir Bruxelles. Ah ! Ce n'est pas à propos de lui que l'on pourrait, comme il l'aurait fait un jour de François Mauriac, parler méchamment d'« écrivain régionaliste » ! Fernand Braudel professait qu'il n'y a que deux dimensions géographiques qui s'offrent à la recherche de l'historien : le grand ensemble unifié par ses proportions mêmes, comme la Méditerranée, parce qu'il permet justement d'effacer les accidents au profit des lignes de faite, et la micro-patrie, parce que, disait-il, à la fin de sa vie, on ne parle bien que de son village natal... Chez le plus braudélien de nos écrivains, l'écart géographique et historique entre l'infiniment grand et l'infiniment petit est une donnée constante. Lors de ses séjours en France entre deux missions diplomatiques, les grands espaces de la Chine et de l'Amérique ne sont jamais absents.

Levée d'écrou

Mais inversement, c'est à Prague que le dramaturge aux cent villages du Tardenois rédige *L'Annonce faite à Marie*, imprégnée des noms, des lieux et des paysages de son enfance. La distance efface les accidents secondaires du terrain, mais exalte le génie des lieux, leur saveur et leur odeur, « comme le vent éteint les bougies et allume le feu » (La Rochefoucauld). Il permet notamment de développer à petite échelle les fastes d'une étonnante vision symbolique du monde, qui a prédisposé Claudel à l'ordre catholique, c'est-à-dire universel.

D'où cette étonnante anthropologisation des continents qui donne à un drame cosmique comme *Le Soulier de satin* l'allure d'une vaste psychomachie médiévale où tournoient l'Amérique, « comme une énorme corne d'abondance », l'Afrique, « cet immense grenier à sauterelles, ce poulailler », l'Amérique du Sud, que Rodrigue commande à Almagro de saisir « par la queue ». Entendez-le encore décrire au cours des *Conversations dans le Loir-et-Cher*, « la forme de ces contrées, le triangle de l'Inde la pointe en bas comme celui du ventre, le cercle en Chine comme un abdomen, ou ces îles recourbées qui se regardent elles-mêmes comme au Japon, suggère l'idée d'une prison mystique¹ ». Toute cette « géographie symbolique » est profondément catholique, les régions, les pays, les continents jouant leur partition comme les instruments d'un orchestre.

Y a-t-il, dans cette tumultueuse cosmologie, place pour la France ? Ce n'est pas certain. Elle ne figure pas

1. *Œuvres en prose*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1965, p. 785.

comme telle dans ce que Gérard de Nerval appelait sa « géographie sentimentale ». Les terroirs, les provinces, la France aux cent villages et aux mille paysages, assurément. Mais le pays lui-même, avec tout là-haut son front nordique, perdu dans sa rêverie, prolongé par son muflre breton qui s'avance dans l'océan comme pour le défier, les rondeurs de sa poitrine vendéenne, la concavité de sa taille rochelaise, ces puissantes pattes pyrénéennes, les ondulations de sa croupe méditerranéenne, la cambrure de sa dorsale lorraine, à l'intérieur la massivité de son ventre central, tout cet anthropomorphisme national que les enfants de la communale découvrirent jadis sur les belles cartes murales signées Vidal de La Blache, rien de tout cela n'a jamais tenté Claudel. Curieusement, c'est de façon beaucoup plus abstraite qu'il aime et célèbre sa mère-patrie, à travers les outrances patriotiques de ses poèmes de 1914-1918, les érucations anti-vichystes de son journal de guerre, ou encore, sa vie durant, son dévouement diplomatique sans faille aux intérêts nationaux. Car cet homme de droite est un diplomate de gauche, un poète de partout et de nulle part. La France est pour lui une cote mal taillée, trop grande pour éveiller durablement sa tendresse, trop petite pour déclencher son imagination.

Tout, chez lui, à commencer par son catholicisme, excède le cadre de la patrie dans lequel Péguy puis Bernanos se sont réfugiés. Le premier a commencé par penser universel comme l'y incitait son socialisme utopique. Comment oublier que sa première *Jeanne d'Arc* (1897) est dédiée à « tous ceux qui seront morts pour tâcher de porter remède au "mal universel", et à tous ceux qui "auront connu le remède" », c'est-à-dire

Levée d'écrou

« tous ceux qui seront morts de leur mort humaine pour l'établissement de la République socialiste universelle » ?

Si, comme on vient de le voir, la marginalité volontaire est ce qui rapproche d'emblée, au-delà de différences criantes, Péguy, Bernanos et Claudel, il est cependant un autre trait commun qui les prédispose à la foi chrétienne en ce siècle de sécularisation qui est le leur. C'est ce que l'on voudrait nommer leur conception héroïque de l'existence. Une vision qui transparait dans leur comportement, mais surtout peut-être dans chaque phrase qu'ils ont écrite. Une exigence de tous les instants qui donne à leur prose ou à leur poésie une tension dramatique particulière, comme s'il s'agissait à chaque fois de mettre leur esprit et leur cœur en ordre de bataille. Oui, il existe une littérature-bataille comme il y a une histoire-bataille, et nos trois écrivains lui appartiennent. En cela différents de Proust, de Valéry, de Gide, leurs égaux, leurs contemporains. On accordera que, dans le cas de Claudel, ce qui est visé n'est pas l'héroïsme – on lui a assez reproché ses multiples accommodements avec la vie mondaine – mais bien la sainteté. C'est entendu, mais la sainteté n'est-elle pas la forme la plus achevée de l'héroïsme ?

La bataille plutôt que le bonheur. La bataille plutôt que le message. Aucun des trois n'est un écrivain à message : ce sont tous des écrivains à témoignage. Et pourtant, à défaut de message, il y a plus de contenu, plus d'idées nouvelles, plus de raccourcis foudroyants et vainqueurs chez le penseur Péguy que chez la plupart des philosophes professionnels de son temps, à commencer par celui qu'il admirait entre tous, le grand Henri Bergson. Cette impatience d'aller à l'essentiel, cette incompatibilité d'humeur avec la médiocrité, ce

N° d'édition : L01EHBN000233N001
Dépôt légal : septembre 2008